

Comme la plupart des jeunes filles fascinées par la culture française, j'avais toujours eu le désir de déménager un jour à Paris (inutile de préciser que vivre tout près de la Tour Eiffel aurait été l'idéal), me promener en longeant la Seine avec un roman à la main que j'aurais tout juste acheté à un bouquiniste, tout en écoutant cette célèbre chanson qu'est « La vie en rose » avec l'intention de ne jamais retourner dans mon pays. Je me suis imaginée un nouveau moi dans une nouvelle vie, pleine de clichés parisiens !

A présent, ce "moi" adolescent me fait sourire.

J'ai eu la chance de visiter Paris deux fois avant de m'y installer ; une première fois en 2011, puis une deuxième en 2014. Il était alors si facile d'imaginer une vie en rose puisqu'étant jeune, j'étais bien entourée du cocon familial durant ces deux voyages. Lors de ces visites touristiques, malgré le profond désir d'habiter un jour cette ville, je n'aurais jamais osé imaginer que deux ans plus tard ce rêve d'enfant deviendrait une réalité, ma réalité.

Les deux ans ont passés et je me suis très vite retrouvée à nouveau devant la porte d'embarquement au Terminal 2 de l'aéroport Liszt Ferenc. Cette fois, j'y étais seule et sans billet de retour. Moi qui avait l'habitude de prendre l'avion depuis l'âge de 4 ans, j'étais encore incapable de m'y habituer 16 ans après ; cela dit, cette fois était bien différente. En effet, quand nous n'avons qu'un seul pas à franchir pour atteindre notre objectif, les inquiétudes quotidiennes cessent alors d'exister. Quand nous sommes seuls face à nos responsabilités, il serait dommage de ne pas les assumer.

Au moment même du décollage, j'ai écouté la célèbre chanson d'Édith Piaf, c'est alors que je me suis rendue compte que j'étais encore la même adolescente à l'âme romantique. Certainement, il y a des choses qui ne changeront jamais. Le lendemain, j'ai eu la joie de me réveiller dans un joli appartement du 7ème arrondissement de Paris, rue de Maria-José Heredia, à un pas du siège de l'UNESCO, non loin de la Vieille Dame tant aimée. Ce rêve longtemps attendu est devenue réalité, je me sentais comme la jeune femme la plus comblée au monde, je voyais les étapes de ma vie s'enchaîner parfaitement les unes après les autres ! Cela n'était en rien comparable avec ce que j'allais encore découvrir. J'allais en effet quitter ma zone de confort pour explorer davantage la vie parisienne.

Avant d'intégrer le programme Erasmus, j'étais consciente des difficultés possibles que je devrais surmonter, mais une fois dedans tout était bien plus compliqué. En plus des défis culinaires et administratifs, j'ai dû également faire face au caractère solitaire de l'indépendance totale.

Certes, j'ai toujours trouvé un de mes colocataires à domicile, mais il n'y avait personne qui m'attendait à la station de métro ou qui m'accompagnait pour faire les courses.

Etant enfant unique, c'était une grande première pour moi. Grâce à cette agréable solitude, j'étais forcée de recevoir tout ce que Paris voulait m'apporter, j'ai découvert cette ville différente des clichés et de mon imagination.

Paris avait le visage de ma locataire colombienne qui rendait notre vie quotidienne difficile, mais aussi le sourire rassurant des serveuses de la pâtisserie japonaise Sadaharu Aoki à deux pas de mon appartement (je suis d'ailleurs très reconnaissante pour leur soutien spirituel). Paris était aussi mon amie allemande qui parlait un parfait français sans accent mais également notre professeur d'origine mexicaine, qui rendait son cours quelque peu inaudible. Paris était le défi administratif avec le Crédit Mutuel mais aussi la réussite de l'examen de linguistique. C'était la perte de ma carte bancaire en allant faire les courses à pied, mais aussi la redécouverte de cette même carte dans la rue à l'entrée du magasin.

C'était aussi mon Paris quand j'ai réussi à m'enfermer hors de notre appartement avec une poubelle à main alors que je devais prendre l'avion dans quelques heures, mais ce Paris était aussi ce voisin qui paniquait avec moi et qui a gentiment appelé ma colocataire pour m'ouvrir la porte.

Après trois mois, j'ai rencontré une autre épreuve : l'hiver froid parisien était aussi insupportable qu'à Budapest, le réveil à 6 heures était aussi dur dans le 7<sup>ème</sup> arrondissement qu'à Budapest ! Je ne supportais pas la foule étouffante de cette ville qui m'a fait souvent passer des jours bien difficiles. J'ai finalement eu la possibilité de quitter la capitale pour passer un magnifique week-end en Normandie et en Bretagne, mais de retour à Paris, il était très dur d'accepter la solitude, comme par exemple quand j'ai dû rentrer chez moi toute seule aux alentours de minuit. Les rues étaient désertes et la vue sombre de la Dame de fer a malheureusement accentué le sentiment mélancolique qui grandissait en moi.

Pour tenter de ressentir la même excitation que j'avais à mon arrivée à Paris, je me suis mise à penser à mon ancienne professeure de Français au lycée. A la fin de mes études secondaires, elle m'avait offert un livre d'Anna Gavalda. Il s'agissait d'un recueil de nouvelles qui s'intitule Je voudrais que quelqu'un m'attende quelque part. Pendant ces jours à Paris, j'aurais aimé aussi que quelqu'un m'attende quelque part... A la fin du lycée, j'avais déjà fini de lire ce livre, mais une phrase m'est restée en tête : « L'important ce n'est pas le lieu où on se trouve, c'est l'état d'esprit dans lequel on est. »

Ce n'était pas Paris qui avait changé au fil des années, c'était moi qui en avait découvert une version bien différente de celle que je connaissais grâce à mes nombreux voyages, mais pour réaliser tout cela, il fallait que je réalise ce rêve. Il fallait que je sois une

étudiante d'Erasmus de l'Université Descartes Paris 5, il fallait que je me sente parfois seule, il fallait que je vive tous ces épisodes plus ou moins angoissants comme celui de la perte de ma carte bancaire ou celui où je me suis retrouvé dehors avec une poubelle à la main, sans pouvoir regagner mon appartement.

Cette riche expérience a élargi la vision que j'avais construite pendant mon adolescence et a effacé tous les délicieux clichés que j'appréciais auparavant. J'ai beaucoup vu et vécu, j'ai également beaucoup grandi en seulement un semestre. A la fin de celui-ci, je n'étais plus seule, car j'étais au milieu de cette ville grandiose qui m'enseignait tout ce dont j'avais besoin à ce moment précis de ma vie.

Pour finir, j'aimerais citer une phrase intéressante de Xavier Dolan, célèbre réalisateur québécois, pour ceux qui hésiteraient à partir loin et quitter leur zone de confort. Cette phrase est la suivante :

« Tout est possible à qui rêve, ose, travaille et n'abandonne jamais. »